

Roman Rijka, *Les Champs cannibales*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008.

Les Champs cannibales constituent le deuxième volet d'une saga entamée avec *Les Sept Trains de l'impératrice*, saga qui a pour toile de fond les événements historiques en Ukraine durant la première moitié du xx^e siècle.

L'histoire de l'Ukraine est totalement méconnue en France, et je souhaitais à l'origine écrire un livre plus didactique afin de permettre à un public français de se familiariser avec la redoutable complexité de ce passé si différent du nôtre.

Très vite, toutefois, la forme romanesque s'est imposée, me paraissant plus à même d'entraîner le lecteur dans cet autre monde, terrible, que fut l'Ukraine de 1917 à 1950. Si *Les Sept Trains de l'impératrice* abordaient, par le biais de l'épopée, le drame de la guerre civile (1917-1921), *Les Champs cannibales* reviennent sur un des grands drames de l'histoire ukrainienne: la famine artificielle de 1932-1933. Une catastrophe démographique et sociale qui fit au moins cinq millions de morts dans les campagnes, et brisa à jamais le mode de vie essentiellement rural du pays.

Encore aujourd'hui, ce désastre est passé sous silence en Occident, et suscite la polémique tant en Ukraine qu'en Russie. *Les Champs cannibales* ne représentent qu'une tentative, romancée, de transplanter cette tragédie dans l'imaginaire.

Ils sont, avant tout, un hommage aux victimes.

R. Rijka, mars 2008

PROLOGUE

– LES BRIGADES ! LES BRIGADES !

LGros plan sur les pieds nus du petit garçon qui se précipite vers l'entrée du village. Il a lâché sa canne à pêche, abandonné l'étang paisible où il guettait les brèmes. L'heure est grave, il doit prévenir le père, et avec lui tous les notables.

La caméra remonte, l'image un instant troublée par ses poings qui montent et descendent au rythme de sa course. Travelling arrière, son visage apparaît, un beau petit visage franc surmonté de cheveux blonds courts hérissés d'épis. Il crie.

– Les brigades ! Les voilà !

Changement de plan. On voit les khata, les chaumières paysannes, les murs trop blancs, les toits trop parfaits. Et devant, le peuple. Une cinquantaine, peut-être plus. La caméra va plus vite que le petit garçon, elle est déjà parmi les premiers rangs des villageois.

Gros plans alternés, traits austères, nobles, moustaches broussailleuses, regards clairs, mais pas encore éclairés. Des poings robustes se crispent sur les manches épais de grandes faux, de fourches, de pelles. Une vieille femme fait de sa main un écran pour protéger ses yeux du soleil, pour mieux distinguer ce qui arrive, ce que le petit leur a annoncé.

La caméra, un temps, s'est portée au-dessus d'eux tous, pour mieux montrer le garçon arrêtant sa course au pied de celui qui est sans doute son père, un rude colosse en bras de chemise. Du doigt, l'enfant indique la route poussiéreuse.

Du lointain, se rapprochant, monte un chant repris par des dizaines de poitrines, couvrant le grondement régulier de lourds moteurs.

Changement de plan. Les camions, ornés de longs calicots et d'oriflammes probablement rouges, roulent au pas. Les chauffeurs sont de fiers gaillards, qui rient et agitent la main quand ils aperçoivent les paysans. À l'arrière, sur les bennes, s'entassent des jeunes, hommes et femmes. Ils viennent de la ville, avec à leur tête un commissaire, son visage sévère ne parvenant pas à faire oublier son regard empreint de bonté. Les filles, les cheveux enserrés dans de courts fichus, sans doute rouges eux aussi, se bousculent pour mieux voir les maisons paysannes. Leurs yeux brillent d'impatience, l'impatience de se mettre enfin au travail. Les hommes, eux, encouragent de leur chant enthousiaste les arpèges de plusieurs accordéonistes qui les ont accompagnés jusqu'ici.

La louma les suit, les survole, les précède. Puis le cortège fait halte, les camions se déploient en éventail. En fond, on entend encore ce chœur glorieux, même si les chanteurs sont occupés à descendre des bennes et à avancer, mains tendues, vers les villageois.

Gros plan sur le petit garçon, qui se blottit contre la cuisse puissante du père. En contre-plongée, le sourire de celui-ci le rassure. Et tous deux vont à la rencontre des brigades. Cette fois, c'est au tour de l'homme de montrer du doigt. Ce sont les camions qu'il présente à son fils, les banderoles qu'il détaille.

« En avant pour la collectivisation ! » peut-on lire sur le tissu gonflé par le vent de l'espoir, et dans les sous-titres qui traduisent pour le public cette langue musicale écrite dans un alphabet différent.

« La terre aux ouvriers et aux paysans, contre les profiteurs ! » proclame un autre calicot. « Les machines et le blé pour la Révolution ! » confirme un troisième slogan.

Le père, radieux, salue le commissaire. Tout le village, lui dit-il, est prêt. Prêt à aider les brigades à édifier les premières grandes fermes collectives dans les terres noires et dorées de la Marche, si riches, si généreuses.

Gros plan et contre-plongée sur le visage séduisant d'une jeune volontaire des Jeunesses majoritaires. Elle ne doit pas avoir plus de dix-huit ans, même si l'actrice en fait bien dix de plus. Le vent joue avec les boucles blondes qui se sont échappées de son foulard. Elle sourit, au bord des larmes, les mains jointes. En arrière-plan, les chants redoublent de vigueur alors qu'elle se lance dans un long monologue.

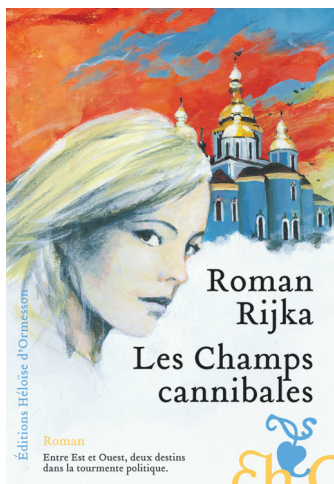
Oui, promet-elle, maintenant, le spectre de la réaction est écarté, la guerre est depuis longtemps gagnée, l'heure est enfin venue, pour le peuple, de récolter les fruits de son dur labeur et des terribles sacrifices auxquels il a de tout temps consenti. Sa victoire est désormais totale, et y a-t-il plus beau moyen de la célébrer qu'en concrétisant ici, au cœur des champs infinis de la Marche, l'alliance sacrée entre les ouvriers et les paysans, entre les héros de la productivité industrielle et les conquérants de la terre ?

Les larmes coulent doucement sur ses jolies joues rebondies, mais elles n'interrompent pas son discours. Car, lance-t-elle encore, aujourd'hui, le peuple a pris son destin en main, et plus rien ne pourra le détourner de sa juste mission.

Les chœurs enflent. Travelling avant jusqu'à ce que le visage de la jeune révolutionnaire occupe tout l'écran. Elle vibre, et avec elle toute l'audience se sent soulevée. Plus jamais nous ne craignons l'hiver, plus jamais nous ne connaissons la faim, plus jamais nous ne subissons l'oppression. C'est ici, et maintenant, camarades, que nous bâtissons un monde meilleur. Le paradis existe déjà dans nos cœurs, mes amis, donnons-lui corps, et que les générations à venir se souviennent à jamais de nous quand elles goûteront au magnifique présent que nous allons leur faire : la paix !

Son beau visage s'estompe tandis qu'apparaissent des lettres qui, disent les sous-titres, correspondent simplement au mot « fin ». Les cuivres retentissent une dernière fois. Puis l'image en noir et blanc se dilue dans un gris confus.

L'écran s'éteint. Dans la salle de projection, alors que les lumières se rallument, les quelque deux cents journalistes occidentaux invités se lèvent et applaudissent à tout rompre.



Roman Rijka, *Les Champs cannibales*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008 | www.heloisedormesson.com
416 pages | 22 € | ISBN 978-2-35087-074-8
Distribution/diffusion Interforum